

Le Vieil homme et la mer

Ernest Hemingway

Extrait

Le soleil se leva maigrement sur la mer, et le vieil homme aperçut les autres bateaux, bas sur l'eau, répartis au long de la côte, dispersés par le courant. Puis le soleil fut plus large et ce fut un éblouissement sur l'eau, et quand alors il s'éleva, la mer plate le lui renvoyait dans les yeux à faire mal, et il ramait sans regarder par là. Il regardait en bas, dans l'eau, surveillant les lignes qui s'enfonçaient droit dans l'obscurité de la mer. Il savait les maintenir plus droites que quiconque, de telle façon qu'à chaque niveau du courant il y aurait un appât à l'endroit exact où il le souhaitait, pour n'importe quel poisson qui viendrait nager là. Les autres les laissaient dériver avec le courant, et parfois elles étaient à soixante brasses, quand le pêcheur pensait qu'elles étaient à cent.

Et moi, pensait-il, je les maintiens avec précision. Seulement, je ne n'ai plus la chance avec moi. Mais qui sait ? Peut-être aujourd'hui. Chaque jour est un nouveau jour. C'est mieux d'avoir la chance. Mais j'ai raison d'être précis. Comme ça, quand vient la chance, tu es prêt.

Le soleil était plus haut de deux heures maintenant et lui blessait moins les yeux, alors il regarda vers l'est. Il y avait seulement trois bateaux en vue, et ils lui semblaient très lents et très loin vers la côte.

Toute ma vie le soleil levant m'a blessé les yeux, pensait-il. Pourtant, ils sont encore bons. Le soir, je peux voir à travers l'obscurité sans perte. Ils sont meilleurs le soir. Mais le matin est pénible.

Et c'est juste à ce moment qu'il vit une frégate avec ses longues ailes noires tournant en rond dans le ciel au-dessus de lui. Elle fit un bref plongeon, rabaissant sa queue, et puis se remit à tourner à nouveau.

— Elle a repéré quelque chose, dit le vieil homme à haute voix, elle n'est pas seulement en train de chercher.

Il commença de ramer lentement, mais fermement vers où tournait l'oiseau. Il n'accéléra pas, et gardait ses lignes bien droites vers le fond. Mais il accompagnait légèrement le courant, de telle façon qu'il pêchait encore correctement, même en allant un peu plus vite qu'il ne l'aurait fait s'il ne s'était pas servi de l'oiseau.

L'oiseau remonta plus haut dans les airs et se remit à tourner, ses ailes immobiles. Puis il plongea soudainement, et le vieil homme vit un

poisson volant gicler hors de l'eau et s'élever désespérément de la surface.

— Un coryphène, dit le vieil homme à haute voix. Un grand coryphène.

Il bloqua les avirons et prit une ligne fine sous le banc. Elle avait un bas de ligne de cuivre et un hameçon taille moyenne qu'il appâta avec une des sardines. Il la lança par-dessus bord et fit vite un nœud pour l'attacher à la poupe. Puis il appâta une nouvelle ligne, et la maintint toute prête dans l'ombre sous le banc. Il se remit à ramer, observant l'oiseau noir à grandes ailes qui travaillait, à ce moment, très bas au-dessus de l'eau.

Il le surveillait, l'oiseau plongeait de nouveau, rabattant ses ailes pour le plongeon, puis les secouant sauvagement tandis qu'il poursuivait le poisson volant. Le vieil homme distinguait le léger renflement à la surface que créait le coryphène en poursuivant le poisson qui s'enfuyait. Le coryphène frayait son sillage sous le poisson quand il s'élevait, pour être là à sa vitesse quand il retomberait. Un grand banc de coryphènes, il pensa. Ils se sont déployés et le poisson volant n'a aucune chance. L'oiseau n'a aucune chance. Les poissons volants sont trop gros pour lui et vont trop vite.

Il surveillait comment le poisson volant échappait de la surface encore et encore, et les déplacements inefficaces de l'oiseau. Le banc s'éloigne de moi, il s'échappe, pensa-t-il. Ils vont trop vite et trop loin. Mais peut-être il y a un égaré, ou bien peut-être que mon gros poisson tourne autour d'eux. Mon gros poisson doit être quelque part.

Les nuages au-dessus de la terre paraissaient maintenant une montagne, et la côte juste une longue ligne verte avec les collines grises et bleues à l'arrière. L'eau se faisait bleu sombre, si sombre qu'elle tendait vers le mauve. Comme il regardait à travers, il aperçut dans l'eau sombre la couche rouge tamisée de plancton, et l'étrange couleur que lui donnait le soleil. Il surveillait ses lignes et vérifiait qu'elles s'enfonçaient droit hors de sa vue dans les profondeurs et se réjouissait du plancton, qui signifiait poisson. Cette étrange lumière que le soleil tirait de l'eau, maintenant que le soleil y tombait droit, signifiait que le temps serait beau, et pareille la forme des nuages au-dessus de la côte. Mais l'oiseau était hors de vue maintenant et rien qui se montre à la surface de l'eau, sinon quelques plaques de sargasses jaunes, décolorées par le soleil et le sac pourpre, iridescent et gélatineux d'une méduse flottant à proximité du bateau. Elle flottait allègrement, comme une grande bulle, avec ses longs filaments pourpres traînant dans l'eau un mètre sous elle.

— *Agua mala*, dit l'homme. Sale pute.

Il s'en éloigna en poussant légèrement sur ses avirons et vit distinctement sous l'eau ces minuscules poissons de la même couleur que les filaments et qui y nageaient dans l'ombre de cette bulle à la dérive. Ils étaient immunisés contre son poison.

Mais les hommes ne l'étaient pas, et quand un de ces filaments se prenait sur une ligne et y restait, mince et pourpre, pendant que le vieil homme se battait avec un poisson, il en gardait sur les bras et les mains des zébrures irritantes de la même sorte qu'aurait produites l'umac ou le chêne vénéneux. Mais ces venins de l'Agua mala survenaient rapidement et frappaient comme un coup.

Leurs bulles iridescentes étaient magnifiques. Mais elles étaient la chose la plus fausse sur la grande mer, et le vieil homme aimait les grandes tortues de mer qui s'en repaissaient. Les tortues les repéraient, les approchaient de face, puis fermaient les yeux de façon à être complètement carapaçonnées au moment où elles les mangeaient, filaments compris. Le vieil homme aimait voir les tortues les avaler, et il aimait, après une tempête, sur la plage, leur marcher dessus et entendre le léger plop que la physalia faisaient sous la corne de ses pieds.

Il aimait les tortues vertes et celles à bec de faucon avec leur vitesse et leur élégance, leur grande valeur, et avait un rapport amical aux tortues à tête de bûcheron, géantes et stupides dans leur carapace jaune armoriée, aux amours étranges, et dégustant joyeusement les méduses les yeux fermés.

Les travailleurs de la mer (extrait)

Victor Hugo

Vie agitée et conscience tranquille

Mess Lethierry, l'homme notable de Saint-Sampson, était un matelot terrible. Il avait beaucoup navigué. Il avait été mousse, voilier, gabier, timonier, contre-maître, maître d'équipage, pilote, patron. Il était maintenant armateur. Il n'y avait pas un autre homme comme lui pour savoir la mer. Il était intrépide aux sauvetages. Dans les gros temps il s'en allait le long de la grève, regardant à l'horizon. Qu'est-ce que c'est que ça là-bas ? Il y a quelqu'un en peine. C'est un chasse-marée de Weymouth, c'est un coutre d'Aurigny, c'est une bisquine de Courseulle, c'est le yacht d'un lord, c'est un anglais, c'est un français, c'est un pauvre, c'est un riche, c'est le diable, n'importe, il sautait dans une barque, appelait deux ou trois vaillants hommes, s'en passait au besoin, faisait l'équipe à lui tout seul, détachait l'amarre, prenait la rame, poussait en haute mer, montait et descendait et remontait dans les creux du flot, plongeait dans l'ouragan, allait au danger. On le voyait ainsi de loin dans la rafale, debout sur l'embarcation, ruisselant de pluie, mêlé aux éclairs, avec la face d'un lion qui aurait une crinière d'écume. Il passait quelquefois ainsi toute sa journée dans le risque, dans la vague, dans la grêle, dans le vent, accostant les navires en perdition, sauvant les hommes, sauvant les chargements, cherchant dispute à la tempête. Le soir il rentrait chez lui et tricotait une paire de bas.

Il mena cette vie cinquante ans, de dix ans à soixante, tant qu'il fut jeune. À soixante ans il s'aperçut qu'il ne levait plus d'un seul bras l'enclume de la forge du varclin ; cette enclume pesait trois cents livres ; et tout à coup il fut fait prisonnier par les rhumatismes. Il lui fallut renoncer à la mer. Alors il passa de l'âge héroïque à l'âge patriarcal. Ce ne fut plus qu'un bonhomme.

Il était arrivé en même temps aux rhumatismes et à l'aisance. Ces deux produits du travail se tiennent volontiers compagnie. Au moment où l'on devient riche, on est paralysé. Cela couronne la vie.

On se dit : jouissons maintenant.

Dans les îles comme Guernesey, la population est composée d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour de leur champ et

d'hommes qui ont passé leur vie à faire le tour du monde. Ce sont les deux sortes de laboureurs, ceux-ci de la terre, ceux-là de la mer. Mess Lethierry était des derniers. Pourtant il connaissait la terre. Il avait eu une forte vie de travailleur. Il avait voyagé sur le continent. Il avait été quelque temps charpentier de navire à Rochefort, puis à Cette. Nous venons de parler du tour du monde ; il avait accompli son tour de France comme compagnon dans la charpenterie. Il avait travaillé aux appareils d'épuisement des salines de Franche-Comté. Cet honnête homme avait eu une vie d'aventurier. En France il avait appris à lire, à penser, à vouloir. Il avait fait de tout, et de tout ce qu'il avait fait il avait extrait la probité. Le fond de sa nature, c'était le matelot. L'eau lui appartenait. Il disait : les poissons sont chez moi. En somme toute son existence, à deux ou trois années près, avait été donnée à l'océan ; jetée à l'eau, disait-il. Il avait navigué dans les grandes mers, dans l'Atlantique et dans le Pacifique, mais il préférait la Manche. Il s'écriait avec amour : *C'est celle-là qui est rude !* il y était né et voulait y mourir. Après avoir fait un ou deux tours du monde, sachant à quoi s'en tenir, il était revenu à Guernesey, et n'en avait plus bougé. Ses voyages désormais étaient Granville et Saint-Malo.

Mess Lethierry était guernesiais, c'est-à-dire normand, c'est-à-dire anglais, c'est-à-dire français. Il avait en lui cette patrie quadruple, immergée et comme noyée dans sa grande patrie l'océan. Toute sa vie et partout, il avait gardé ses mœurs de pêcheur normand.

Cela ne l'empêchait point d'ouvrir un bouquin dans l'occasion, de se plaire à un livre, de savoir des noms de philosophes et de poètes, et de baragouiner un peu toutes les langues.

Texte écrit par Henry de Monfreid le 19 octobre 1894

Il n'a pas quinze ans !

Que voudriez -vous être ?

Mes goûts répondent marin. A tout âge la mer a exercé sur moi un effet magique, elle est comme un serpent qui me fascine et m'attire. J'ai grandi auprès d'elle et les sommeils de mon enfance ont été bercés du grondement de ses vagues. Mon printemps a éclos auprès de son azur et mon hiver finira peut-être au milieu de ses gouffres.

Quand il me fallait quitter ses chers rivages je partis joyeux, mais bientôt la mer me manqua et je m'ennuyai. Jusqu'alors je n'avais pas senti mes instincts, ce ne fut que du jour où je me séparai d'elle que je compris combien son absence m'était pénible.

Chaque fois qu'aux vacances je viens revoir mon pays natal, j'aperçois avant d'y arriver un fin ruban bleu qui encadre l'horizon, c'est la mer. L'apparition de cet élément dont j'ai été si longtemps privé produit sur moi l'effet d'une commotion électrique.

Mes jours de sortie, je vais lorsque le crépuscule a fait descendre l'ombre sur la campagne et la mélancolie dans les cœurs, m'asseoir sur un coteau voisin de la ville. Là, les regards tournés vers l'horizon brumeux, derrière lequel se cache la mer, je cherche à jouir, dans les ombres humides de la soirée d'hiver, de la douce illusion d'un océan lointain. Puis quand la nuit enveloppe la campagne, je me retourne et à mes pieds, la ville avec ses lumières fauves me rappelle à la réalité.

Pêcheurs d'Islande

Pierre Loti

Extrait

Leur navire s'appelait la Marie, capitaine Guermeur. Il allait chaque année faire la grande pêche dangereuse dans ces régions froides où les étés n'ont plus de nuits. Il était très ancien, comme la Vierge de faïence sa patronne. Ses flancs épais, à vertèbres de chêne, étaient éraillés, rugueux, imprégnés d'humidité et de saumure ; mais sains encore et robustes, exhalant les senteurs vivifiantes du goudron. Au repos il avait un air lourd, avec sa membrure massive, mais quand les grandes brises d'ouest soufflaient, il retrouvait sa vigueur légère, comme les mouettes que le vent réveille. Alors il avait sa façon à lui de s'élever à la lame et de rebondir, plus lestement que bien des jeunes, taillés avec les finesses modernes. Quant à eux, les six hommes et le mousse, ils étaient des Islandais (une race vaillante de marins qui est répandue surtout au pays de Paimpol et de Tréguier, et qui s'est vouée de père en fils à cette pêche-là). Ils n'avaient presque jamais vu l'été de France. À la fin de chaque hiver, ils recevaient avec les 22 autres pêcheurs, dans le port de Paimpol, la bénédiction des départs. Pour ce jour de fête, un reposoir, toujours le même, était construit sur le quai ; il imitait une grotte en rochers et, au milieu, parmi des trophées d'ancres, d'avirons et de filets, trônait, douce et impassible, la Vierge, patronne des marins, sortie pour eux de son église, regardant toujours, de génération en génération, avec ses mêmes yeux sans vie, les heureux pour qui la saison allait être bonne, – et les autres, ceux qui ne devaient pas revenir. Le saint-sacrement, suivi d'une procession lente de femmes et de mères, de fiancées et de sœurs, faisait le tour du port, où tous les navires islandais, qui s'étaient pavoisés, saluaient du pavillon au passage. Le prêtre, s'arrêtant devant chacun d'eux, disait les paroles et faisait les gestes qui bénissent. Ensuite ils partaient tous, comme une flotte, laissant le pays presque vide d'époux, d'amants et de fils. En s'éloignant, les équipages chantaient ensemble, à pleines voix vibrantes, les cantiques de Marie Étoile-delà-Mer. Et chaque année, c'était le même cérémonial de départ, les mêmes adieux. Après, recommençait la vie du large, l'isolement à trois ou quatre compagnons rudes, sur des planches mouvantes, au milieu des eaux froides de la mer 23 hyperborée. Jusqu'ici, on était revenu ; – la Vierge Étoile-de-la Mer

avait protégé ce navire qui portait son nom. La fin d'août était l'époque de ces retours. Mais la Marie suivait l'usage de beaucoup d'Islandais, qui est de toucher seulement à Paimpol, et puis de descendre dans le golfe de Gascogne où l'on vend bien sa pêche, et dans les îles de sable à marais salants où l'on achète le sel pour la campagne prochaine. Dans ces ports du Midi, que le soleil chauffe encore, se répandent pour quelques jours les équipages robustes, avides de plaisir, grisés par ce lambeau d'été, par cet air plus tiède ; – par la terre et par les femmes. Et puis, avec les premières brumes de l'automne, on rentre au foyer, à Paimpol ou dans les chaumières éparses du pays de Goëlo, s'occuper pour un temps de famille et d'amour, de mariages et de naissances. Presque toujours on trouve là des petits nouveau-nés, conçus l'hiver d'avant, et qui attendent des parrains pour recevoir le sacrement du baptême : – il faut beaucoup d'enfants à ces races de pêcheurs que l'Islande dévore.

Vingt mille lieues sous les mers

Jules Verne

J. Hetzel, 1870 (p. 75-83)

CHAPITRE XI

LE NAUTILUS.

Le capitaine Nemo se leva. Je le suivis. Une double porte, ménagée à l'arrière de la salle, s'ouvrit, et j'entrai dans une chambre de dimension égale à celle que je venais de quitter.

C'était une bibliothèque.

C'était une bibliothèque. De hauts meubles en palissandre noir, incrustés de cuivres, supportaient sur leurs larges rayons un grand nombre de livres uniformément reliés. Ils suivaient le contour de la salle et se terminaient à leur partie inférieure par de vastes divans, capitonnés de cuir marron, qui offraient les courbes les plus confortables. De légers pupitres mobiles, en s'écartant ou se rapprochant à volonté, permettaient d'y poser le livre en lecture. Au centre se dressait une vaste table, couverte de brochures, entre lesquelles apparaissaient quelques journaux déjà vieux. La lumière électrique inondait tout cet harmonieux ensemble, et tombait de quatre globes dépolis à demi engagés dans les volutes du plafond. Je regardais avec une admiration réelle cette salle si ingénieusement aménagée, et je ne pouvais en croire mes yeux.

« Capitaine Nemo, dis-je à mon hôte, qui venait de s'étendre sur un divan, voilà une bibliothèque qui ferait honneur à plus d'un palais des continents, et je suis vraiment émerveillé, quand je songe qu'elle peut vous suivre au plus profond des mers.

— Où trouverait-on plus de solitude, plus de silence, monsieur le professeur ? répondit le capitaine Nemo. Votre cabinet du Muséum vous offre-t-il un repos aussi complet ?

— Non, monsieur, et je dois ajouter qu'il est bien pauvre auprès du vôtre. Vous possédez là six ou sept mille volumes...

— Douze mille, monsieur Aronnax. Ce sont les seuls liens qui me rattachent à la terre. Mais le monde a fini pour moi le jour où mon *Nautilus* s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là,

j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé, ni écrit. Ces livres, monsieur le professeur, sont d'ailleurs à votre disposition, et vous pourrez en user librement. »

Je remerciai le capitaine Nemo, et je m'approchai des rayons de la bibliothèque. Livres de science, de morale et de littérature, écrits en toute langue, y abondaient ; mais je ne vis pas un seul ouvrage d'économie politique ; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord. Détail curieux, tous ces livres étaient indistinctement classés, en quelque langue qu'ils fussent écrits, et ce mélange prouvait que le capitaine du *Nautilus* devait lire couramment les volumes que sa main prenait au hasard.

Parmi ces ouvrages, je remarquai les chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes, c'est-à-dire tout ce que l'humanité a produit de plus beau dans l'histoire, la poésie, le roman et la science, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, depuis Xénophon jusqu'à Michelet, depuis Rabelais jusqu'à madame Sand. Mais la science, plus particulièrement, faisait les frais de cette bibliothèque ; les livres de mécanique, de balistique, d'hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie, etc., y tenaient une place non moins importante que les ouvrages d'histoire naturelle, et je compris qu'ils formaient la principale étude du capitaine. Je vis là tout le Humboldt, tout l'Arago, les travaux de Foucault, d'Henry Sainte-Claire Deville, de Chasles, de Milne-Edwards, de Quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de Berthelot, de l'abbé Secchi, de Petermann, du commandant Maury, d'Agassiz, etc. Les mémoires de l'Académie des sciences, les bulletins des diverses sociétés de géographie, etc., et, en bon rang, les deux volumes qui m'avaient peut-être valu cet accueil relativement charitable du capitaine Nemo. Parmi les œuvres de Joseph Bertrand, son livre intitulé *les Fondateurs de l'Astronomie* me donna même une date certaine ; et comme je savais qu'il avait paru dans le courant de 1865, je pus en conclure que l'installation du *Nautilus* ne remontait pas à une époque postérieure. Ainsi donc, depuis trois ans, au plus, le capitaine Nemo avait commencé son existence sous-marine. J'espérai, d'ailleurs, que des ouvrages plus récents encore me permettraient de fixer exactement cette époque ; mais j'avais le temps de faire cette recherche, et je ne voulus pas retarder davantage notre promenade à travers les merveilles du *Nautilus*.